

LA PHILOSOPHIE DU COMMUNISME ¹

I.— La position du problème

« Le but du monde moderne, dit un mot ironique et célèbre, c'est dix milliardaires et trente millions de chômeurs ². » Ce mot, on l'attribuerait volontiers à un communiste fort spirituel, tant nous sommes habitués à identifier le communisme à la lutte des classes, à la bataille acharnée entre riches et pauvres, entre capitalistes et prolétaires, entre milliardaires — toujours les moins nombreux — et prolétaires — toujours les plus nombreux.

En effet, le mot communisme évoque comme naturellement en nos esprits l'idée de haine des propriétaires, l'idée de guerre sans repit à l'ordre établi. En d'autres termes, le communisme, c'est la révolution, c'est la suppression du monde actuel. D'où la conséquence facile à tirer : si nous jugeons l'arbre à ses fruits, il s'ensuit que le communisme est l'ennemi redoutable que nous devons combattre sans trêve, puisqu'il est semblable à l'hydre de Lerne dont les sept têtes repoussaient à mesure qu'on les coupait, si on ne les abattait toutes d'un seul coup. Il faut donc le traiter comme le fameux serpent de la fable. Procédé, en principe, assez facile ; en pratique, c'est autre chose...

Et cette façon toute à posteriori, je dirai, toute simpliste, de jeter par dessus bord le communisme, peut avoir, et, en réalité, a des chocs en retour. Au vrai, le capitalisme, le plus humain et le plus acceptable, a aussi ses torts. Le régime de la propriété n'est pas sans reproches... Et donc, en s'appuyant sur cette base purement empirique, partant, peu solide, pour réfuter le communisme, on s'expose inévitablement à une fin de non-recevoir, au *tu quoque*. Du reste, toutes les ruines attribuées au communisme, n'en viennent

1. Travail présenté à la Ve Session de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, le 18 octobre 1934.

2. DANIEL-ROPS, *Éléments de notre destin*, p. 59.

pas toujours comme de leur cause directe. Ici on commet souvent le sophisme, très en honneur, qui consiste à confondre la cause véritable avec l'occasion. Même les meilleures doctrines peuvent se voir occasionnellement attribuer des bouleversements dont tous gémissent. Et pourtant, cela n'infirmes en rien leur valeur de vérité.

Méthode donc qui prête à de sérieux inconvénients, méthode a posteriori qui nous expose parfois à de fausses conclusions, méthode qu'on ne saurait employer. Il est besoin plutôt de remonter aux principes, de faire usage de la méthode a priori. La seule, dans le cas présent, qui puisse nous assurer l'objectivité, si nécessaire dans l'étude de tout problème. En d'autres termes, ce qu'il importe de savoir, c'est la philosophie du communisme, puisque ses adeptes sont des *doctrinaires* avant d'être des *réalistes*, ou mieux, ils sont ceci, parce qu'ils sont cela.

*

* *

Doctrinaires, les communistes ont donc leur conception des problèmes qui s'agitent dans le monde. Ils ont leur philosophie, leur métaphysique. Leur conception du monde, leur conception de la vie, leur conception de l'homme, tout cela constitue un corps de doctrine qu'il importe de disséquer pour qu'on se rende compte des événements dont certains pays sont présentement le théâtre. Il y a une doctrine qui se dégage des faits dont nous sommes quotidiennement les témoins, faits divergents, faits qui s'opposent, parce que continuellement soumis à des conditions historiques et sociales très changeantes. Doctrine tout de même homogène, source authentique des divers courants qui se multiplient à l'infini et rendent pour cela si difficile l'étude du problème communiste.

L'importance de la théorie chez les communistes, voilà ce qu'il importe de signaler en tout premier lieu. C'est ce sur quoi M. Waldemar Gurian attire particulièrement notre attention dans son beau livre *le Bolchévisme* (pp. 191-192), que nous aurons l'occasion de citer fréquemment au cours de ce travail.

Ce serait mal apprécier le bolchévisme, dit-il, et rapetisser le péril qu'il représente comme phénomène mondial, propagateur de

la révolution universelle, que de prendre pour simples idéologies de domination, auxquelles il ne croit plus, son appel à Marx, et les théories et les méthodes marxistes développées par Lénine. C'est avec raison que Dobb, — auteur de *l'Histoire économique de la Russie depuis 1917*, — met en garde contre l'opinion suivant laquelle les bolcheviks, peu après leur arrivée au pouvoir, auraient reconnu le caractère utopique de leurs doctrines. C'est une erreur de croire qu'ils ne prendraient pas leur enseignement au sérieux et s'en serviraient seulement pour tromper et dévoyer les masses, et justifier une domination qui se meut en de tous autres chemins. D'ailleurs, il est impossible de comprendre le bolchévisme quand on ignore sa doctrine. Il est certain que son éclosion et son action sont très intimement liées à des conditions historiques et sociales déterminées. Mais elle ne s'y épanouit pas, et il ne faut pas la considérer simplement comme l'expression et la justification de la métamorphose des classes dirigeantes russes. C'est elle qui en a effectivement déterminé, et pour une grande part, le développement ¹.

M. Gurian affirme avec raison que le bolchévisme, — ou le communisme, — fait « appel à Marx ». D'après lui, les théories et les méthodes de Marx ont été développées par Lénine. Autrement dit, la doctrine du communisme est celle du marxisme ; la philosophie du communisme est celle de Karl Marx. Dès lors, il faut remonter à Marx pour trouver le véritable point de départ de la révolution mondiale, qui a pris surtout naissance en Russie, et qui prétend « libérer l'homme de l'emprise capitaliste ».

Karl Marx, après avoir dit *la Misère de la philosophie*, dans un premier ouvrage, paru en 1847, — réponde à Proudhon, auteur de *la Philosophie de la misère*, — fit *la Critique de l'Économie Politique*, en 1859, puis l'œuvre, sans conteste, la plus importante de sa carrière, *le Capital*, dont il n'a publié que le premier livre. Engels édita les deux autres. Ces deux derniers livres forment le deuxième volume. Un troisième volume, *Histoire et critique de la plus-value*, fut publiée par Kantsky. Voici comment ce dernier résume en partie toute la doctrine de son maître :

C'est par deux grandes découvertes : la conception matérialiste de l'histoire et la découverte du secret de la production capitaliste au moyen de la plus-value, que le socialisme est devenu une science.

En y ajoutant la théorie de la concentration des capitaux et l'irrégulation foncière, nous aurons toute la quintessence du marxisme.

1. Cf. *Dictionnaire de Sociologie*, fascicules IX-X, pp. 690-695.

Des difficultés s'accablent qui nous empêchent de savoir au juste toute la pensée de Marx. Et l'une des principales, c'est la littérature abondante publiée pour commenter son principal ouvrage, *le Capital*. Encore de nos jours, les fauteurs de la révolution russe se disputent entre eux sur l'interprétation de la doctrine du maître. Et le grand reproche qu'on s'adresse mutuellement, est de « dévier à droite », c'est-à-dire de tendre à édulcorer l'enseignement de Marx et à lui donner une teinte bourgeoise.

Allons-nous à notre tour « dévier à droite » au point de mériter le blâme des communistes ? C'est possible. A tout événement, nous tâcherons d'être objectif, comme on a coutume de dire si souvent aujourd'hui.

*

* * *

II.— Communisme et marxisme

La doctrine fondamentale du marxisme, que les communistes appliquent quotidiennement, est la *conception matérialiste* de l'histoire, en d'autres termes, le *matérialisme dialectique*. Disons tout de suite que, pour son contenu matérialiste, le marxisme découle principalement de l'anthropologie de Fuerbach, et, pour sa méthode, il est tributaire de la dialectique hégélienne. D'où son nom de *matérialisme dialectique*.

Vous devinez quelque peu à quoi se ramène le matérialisme historique. Le développement de l'histoire politique, sociale et morale, pour Marx, est dominé par la matière, se définit par l'économie. Les facteurs spirituels n'y comptent pour rien. Ces facteurs, plutôt, ne sont que le produit de la matière, ou encore, une « idéologie » qui n'en est que le reflet, des parties « surajoutées à l'édifice », des « épiphénomènes », simulacres des réalités. La matière qui se traduit en conditions économiques, en faits physiques, inéluctables, d'où est exclue l'ombre même de la liberté, voilà l'explication vraie de la société, voilà l'explication exacte de tout ce qui s'y passe, de tous les phénomènes qui s'y succèdent. Et ce que nous appelons les plus belles conceptions de l'esprit, ce que nous nommons la culture « en laquelle l'homme voit la fleur de l'existence », tout cela remonte à la matière comme à sa cause nécessaire et adéquate. La matière est donc le prin-

cipe fondamental, la raison d'être de tout ce qui se passe dans l'homme et la société. Sans elle, l'esprit même ne saurait exister. Et l'esprit, quoi qu'on dise, n'a pas la primauté. Il ne se conçoit pas sans la matière, mais celle-ci peut bel et bien exister sans lui.

C'est la négation totale de toute finalité. Il n'y a que des causes efficientes, lesquelles agissent nécessairement. C'est le règne du plus authentique déterminisme. Sans doute, l'homme se propose des fins, mais il est poussé à se les proposer. Ces fins, il ne les conçoit point dans son esprit, par association de concepts, indépendants de la matière. C'est la suppression, par conséquent, de tout idéalisme : idéalisme objectif et idéalisme subjectif ; idéalisme objectif, ainsi appelé de ce que ses partisans croient en l'existence de réalités, complètement séparées et indépendantes de la matière, sorte de formes platoniciennes ; idéalisme subjectif, qui considère le monde « comme volonté et représentation ». Absurdité, écrit Lénine, l'un des plus autorisés commentateurs de Karl Marx. « Lorsque les hommes mangent, mènent la lutte des classes, mettent leurs chaussures, cueillent des fleurs, personne ne doute un seul instant que le monde extérieur existe, c'est-à-dire entre autres, que personne ne doute de l'existence de la nourriture qu'on mange, des chaussures qu'on met et des femmes qu'on épouse. » Sans doute la réalité existe, mais encore une fois, il n'y a qu'elle qui existe, et débarrassée de toutes ces entités qu'on appelle suprasensibles, spirituelles. Des faits, des faits, et c'est tout ; des phénomènes sensibles, et rien autre chose.

Avouons franchement que ce déterminisme historique, que ce matérialisme économique n'a rien d'enthousiasmant. Conception triste en soi, vraiment, que celle de « la vie humaine déterminée exclusivement par des facteurs économiques », et ajoutons, bien peu de nature à enflammer les cerveaux.

En effet, autre chose s'imposait qui pût inspirer confiance et faire miroiter devant les yeux un avenir tout rempli de promesse. Et le génie de Marx a trouvé le moyen de faire le pont entre le passé si sombre et si noir et un futur tout optimiste et tout ensoleillé. Déterminisme d'une part, liberté d'autre part, voilà ce qu'il tend de concilier. Déterminisme, nécessité pour le passé, liberté pour l'avenir, « victoire de la raison sur l'irrationnel, sur les forces élémentaires de la na-

ture et de la société », voilà un côté intéressant, un aspect ingénieux du matérialisme historique.

Et ici entre triomphalement en scène Hegel avec sa dialectique. Sans exposer dans le détail toute la logique du grand philosophe allemand, il est pourtant nécessaire de rappeler brièvement en quoi consiste cette dialectique hégélienne dont Marx a fait un si intelligent et si copieux usage.

Selon Hegel, *l'identité des contraires* est la loi fondamentale de l'esprit et des choses : pour penser, l'esprit doit concilier des contraires ; pour se réaliser, les choses doivent se contredire elles-mêmes. Ainsi donc, pour lui, il y a identité foncière entre le subjectif et l'objectif, entre le contenu et la forme de la pensée, entre l'idée et l'être. Autrement dit, les opposés s'identifient, les contradictoires se rencontrent et s'unissent. En effet, toute idée renferme le contraire d'elle-même, sa négation. Et cette idée qui s'affirme et qui se nie, se compose pour ainsi parler de deux éléments contraires, éléments qui ont leur vérité. Et pour leur sauvegarder cette vérité, l'esprit les concilie dans une réalité supérieure, c'est la *conciliation*. Par conséquent, *affirmation*, *négation* et *conciliation*, voilà la loi de l'esprit. La loi des choses est semblable. Une chose n'arrive à se réaliser qu'en passant par trois stades successifs : elle se pose, elle s'affirme, elle existe d'une façon indéterminée, c'est la *thèse* ; puis elle s'oppose à elle-même, elle se nie, c'est l'*antithèse* ; enfin la position et l'opposition de la chose s'harmonisant en une réalité supérieure, nous avons la *synthèse*. C'est la loi des choses : *thèse*, *antithèse* et *synthèse*. Sous ces trois stades successifs par lesquels passe l'être tout d'abord indéterminé pour devenir réalité consciente d'elle-même, apparaît sans cesse l'union ou mieux l'identité des contraires. Et de plus, une fois le troisième stade accompli, à savoir la *conciliation* ou la *synthèse*, le même processus recommence, c'est-à-dire l'affirmation et la négation, la thèse et l'antithèse. Processus *indéfini*, de sorte que tout est dans un *perpétuel devenir*. C'est la façon dont Hegel explique l'univers, le développement des êtres qui le constituent. C'est pourquoi cette philosophie s'appelle, tour à tour et avec infiniment de raison, *idéalisme logique*, *idéalisme transcendantal*, *débauche d'idéalisme*.

C'est à cet idéalisme qu'a recouru Karl Marx pour arriver à des conclusions qui, d'elles-mêmes, ne sont aucunement

contenues dans les principes par lui tout d'abord professés. Si, en effet, comme l'enseigne Hegel, les contraires s'identifient, rien n'empêche que du nécessaire sorte le libre, de l'irrationnel sorte le rationnel, le triomphe de la raison. Ainsi il prédit l'âge d'or du prolétariat, âge qui succèdera à l'âge de fer; ainsi il annonce le règne de la prospérité, qui sortira, comme l'effet de la cause, de cette immense misère qui est depuis toujours le partage de la classe ouvrière. Et c'est ainsi que le matérialisme historique, base de son système, prend encore le nom de matérialisme dialectique, parce qu'en lui on trouve l'application de la philosophie du devenir de Hegel.

III. — Le communisme est une mystique

Mais il ne faut pas oublier que la dialectique hégélienne est liée au panlogisme : c'est en définitive, le *Logos*, l'idée qui triomphe en elle. Et il semble que le matérialisme historique, qui, en soi, exclut tout esprit, s'allie mal avec la dialectique de Hegel, qui repose totalement sur l'abstrait, le contraire de la matière. Ce semblant de contradiction, ou plutôt, cette contradiction réelle n'a pas effrayé Marx, et il ne craint point de s'appuyer sur le matérialisme dialectique pour rendre compte de la glorieuse destinée du prolétariat.

Intervient alors un autre élément, l'élément mystique, l'élément religieux. En tant que théorie purement scientifique, le matérialisme historique serait certainement resté dans le champ des hypothèses, des symboles, sans prise sur les masses. Mais le messianisme du prolétariat, mais sa vocation, qui est de tout dominer dans l'avenir, mais son éclatante et définitive victoire sur tous les obstacles et, plus spécialement, sur le capitalisme et la bourgeoisie, voilà, je dirai, l'idée-force de Karl Marx, son idée fixe, son *delenda Carthago* qui, tout d'abord, a suscité chez lui un débordant enthousiasme qu'il a ensuite facilement communiqué aux autres. La logique et la raison régneront malgré tout; la liberté remontera inéluctablement à la surface. La justice et le bonheur, en bref, le royaume de Dieu, — sans Dieu, toutefois, — voilà l'aboutissement fatal vers lequel le monde prolétarien chemine. Et comme l'ont fait les positivistes en métaphysique, Karl Marx en économie a, pour ainsi dire, *substitué la croyance à la science*. Ses prédictions, l'important est d'y croire. Ainsi le marxisme devient une religion, ou

mieux, une dévotion, un objet de foi. Un vague mysticisme, une sorte de culte vient comme pallier les contradictions qui surgissent de toutes parts et relèguent au dernier plan les éléments scientifiques et objectifs.

Il ne faudrait pas cependant ne le ramener qu'à cela. Non, à part ce matérialisme historique, à part cette économie déterministe, qui fait partie essentielle du marxisme, et que vivifie, je dirai, une fulgurante mystique, il y a la lutte des classes. Élément d'extrême importance pour Marx, une découverte « géniale », une « révélation ». Lutte des classes qui s'allie admirablement avec la philosophie du devenir, la dialectique hégélienne, l'une des sources de son système. Au vrai, de cette identité des contraires naît comme tout naturellement l'idée de lutte. L'absolue, qui, pour Hegel, est la réalité consciente d'elle-même, avant d'arriver au dernier terme de son évolution, passe par des stades qui s'opposent.

Lutte des classes ! D'une part, la classe bourgeoise, d'autre part, le prolétariat, qui s'affrontent, qui se combattent comme le mal et le bien. Le mal, il va sans dire, c'est le capitalisme, c'est la classe bourgeoise, cependant que le bien est le prolétariat, la classe des travailleurs, laquelle est exempte du péché originel. Ce péché originel est l'exploitation de l'homme par l'homme, ou plutôt, l'exploitation d'une classe par une autre classe, péché originel qui est à la base de toutes les sociétés humaines.

Ce péché originel, — l'exploitation universelle, — est comme inné à la nature humaine, et si bien que le long des âges il a réussi merveilleusement à créer un état d'âme, une psychologie foncièrement fausse. Fausseté, au surplus, qu'il était quasi impossible de démasquer, tant les préjugés de la bourgeoisie avaient pris le dessus, tant le préjugé de la domination d'une seule classe prévalait un peu partout. Encore une fois, c'était le résultat d'un travail inconscient, plus que séculaire. Et Marx est convaincu que l'heure est arrivée de faire la lumière. Aussi bien déclare-t-il que la vérité exacte se cache sous tout ce fatras d'affirmations, d'usages, d'habitudes, qui constituent le conscient, c'est-à-dire ce que nous admettons, sous le fallacieux prétexte que nous le connaissons ainsi. C'est affirmer qu'il y a quelque part, encore bien caché, un courant inconscient qui n'attend que le moment propice pour se manifester au monde. Et

l'on dirait qu'ici Marx se rapproche de Freud, le philosophe, comme on sait, ou mieux, le père de l'inconscient. Cet inconscient, selon Marx, ce sont les intérêts des classes ; pour Freud, ce sont les tendances sexuelles, le *libido*. Or, cet inconscient que l'on refoule sans cesse, c'est ce que Marx appelle la *vérité de classe*. Autrement dit, quoi que l'on fasse, il y a une classe à qui revient le grand œuvre de la régénération, à qui revient le glorieux rôle de réparer les ruines semées le long des routes par la bourgeoisie, la caste jusqu'ici régnante, c'est la classe des prolétaires, c'est le prolétariat. Classe des travailleurs, des ouvriers, née des exploitations de la classe capitaliste, qui a développé jusqu'à son maximum les forces productrices de l'humanité, classe neuve, jusqu'ici inconnue de l'histoire. Cette classe est la seule qui soit affranchie du péché originel de l'exploitation. La servitude fut son partage ; son sort a été des plus tristes. Mais l'heure de la revanche approche. Il y a, latente en elle, une force croissante, une puissance collective, qui doit éclater après l'écroulement de la société capitaliste. C'est la classe messianique qui a le même rôle à jouer que le peuple hébreu.

On voit tout de suite les rêves incomparablement grands et beaux que fait Marx pour le prolétariat ; on voit tout de suite quelle noble et redoutable mission il lui réserve. Et, il ne faut pas l'oublier, tout cela arrivera coûte que coûte. Inutile d'invoquer des contingences qui peuvent donner un autre cours aux événements prédits. Non, la fatalité n'admet pas d'exception. A l'heure dite, le précipice s'ouvrira, et la catastrophe aura lieu. C'est une eschatologie *sui generis* qui suinte le plus dangereux déterminisme !

Mais, cette classe de prolétaires, cette classe d'ouvriers, ce prolétariat à qui échoit une mission si redoutable, ce n'est pas la classe en tant que « fait », mais c'est la classe en tant qu'« idée ». Ce n'est pas la classe comme entité empirique, en chair et en os, mais bien le concept de cette classe, son entité abstraite. Et donc, c'est au prolétariat, idéemythe, c'est au prolétariat, pur concept de l'esprit, qu'appartient la souveraineté. Concept doué d'une force agissante, dynamique, au plus haut point, d'une force explosive. Ce prolétariat est la plus haute des valeurs, il est le bien, il est la justice, il est la puissance salutaire. Devant lui tout doit plier. Pour sa réalisation, même les moyens violents sont permis. Le canon, la baïonnette, le fouet, de tout cela on

peut faire usage à l'égard du prolétariat empirique, effectivement existant, masse inconsciente, afin de l'amener à la totale réalisation de l'idée de prolétariat. Idée dont la garde est confiée à un petit nombre, minorité élue, seule consciente des intérêts des ouvriers qui sont aussi ceux de l'humanité. Comme cela apparaît la différence entre le communisme marxiste et la démocratie. On le sait, la démocratie confère bel et bien la souveraineté au peuple en tant que tel, en tant que quantité numérique, quantité effectivement existante. Le communisme, dont l'armature doctrinale est le marxisme, la met entre les mains d'un tout petit nombre choisi *ad hoc*. Il s'apparente donc à l'aristocratie, et, il ne dédaigne point la dictature. Cela paraît étrange, mais cela s'explique. En effet, le prolétariat *idée*, le prolétariat *mythe*, le prolétariat *concept*, a une mission messianique à remplir ; plus exactement, il est un Messie, en qui s'incarne l'autorité. Conséquemment, sorte de dictateur dont le rôle est de fonder un royaume terrestre. Dictature, est-il besoin de le dire ? bien distincte de celle du véritable Messie, venu en ce monde pour servir et prêcher l'établissement d'un règne sans fin, partant, tout autre que les règnes éphémères d'ici-bas. C'est ce qui fut la cause de sa condamnation et de sa mort.

*

* *

IV.— Le communisme et l'État

Mais ce dictateur, c'est la collectivité, c'est la société. On l'a vu, le maître de l'avenir est le prolétariat *idée*, le prolétariat *mythe*, lequel est la classe, car la vérité de classe est la libératrice de l'humanité, comme le prétend Karl Marx.

Toutefois, n'allons pas croire que la classe, au sens marxiste, représente un groupe hiérarchisé, analogue au corps humain, dont la tête commande aux membres et leur donne les directives. Cette conception de la société est la conception bourgeoise. Et cette conception s'oppose à ce que les bras remplacent la tête : les bras, ce sont les prolétaires, la tête, ce sont les capitalistes. Et, en vertu de la doctrine bourgeoise, en vertu du principe cher aux capitalistes, le rôle de la tête est de dire aux bras : « Tenez-vous tranquilles,

les opprimés.» Cependant, la société marxiste n'est pas un agglomérat sans lien aucun entre les parties composantes. Il y a certes un lien. Mais c'est un lien qui n'a rien à voir avec la liberté, lien plutôt nécessaire, lien déterministe, que l'on appelle le travail. Sans doute, il y a entre les membres de la société marxiste des rapports d'ordre intellectuel et psychique. Les hommes se disent leurs idées les uns aux autres. Mais ces rapports, en définitive, reposent sur le travail, ils en sont les effets nécessaires ; ces rapports, ces relations psychologiques s'appuient sur les rapports matériels de production, lesquels se ramènent finalement au travail, qui à son tour rattache la société au milieu dont elle dépend. Et le travail est encore le lien qui unit les différentes sociétés vivant et agissant en ce monde, sociétés toutes destinées à se fondre en une seule, le prolétariat. C'est cette société qui produit tous les phénomènes spirituels : langage, politique, art et mœurs. Phénomènes qui sont ni plus ni moins que les effets des rapports sociaux. Et l'homme lui-même, l'individu lui-même ne saurait se concevoir sans la société ; il est pour elle, lui aussi, il en est le produit. L'homme isolé, l'homme distinct de la société est une lubie, une rêverie du XVIIIe siècle, disent les marxistes. Pour eux, l'homme « est fonction de société, ou plus exactement, fonction de classe » ; pour eux, « l'homme n'est pas, mais la classe », il n'est plus « à l'image et à la ressemblance de Dieu : il est à l'image de la société ». C'est le *sociocentrisme*, c'est le *prolétariocentrisme* qui prend la place de l'anthropocentrisme, puisque, en réalité, c'est le milieu social, c'est la société, c'est la classe qui a la primauté. Encore une fois, l'homme n'en est que le produit.

A première vue, on peut penser que le communisme admet un régime politique hiérarchisé, dans lequel, il y a une autorité avec subordination de sujets. Lui aussi, du moins apparemment, accepte un État. Oui et non. Il faut un État, déclare Lénine, bien qu'en principe il soit contre tout gouvernement par le petit nombre, contre toute espèce d'*archie*, de *cratie*, qu'il s'agisse de monarchie, de démocratie ou de ploutocratie. « Marxistes, nous sommes ennemis de tout État », déclare-t-il. L'État, c'est le régime capitaliste qui règne sur le monde actuellement. C'est lui qui maintient forcément l'équilibre instable, la hiérarchie. C'est, d'une part, domination, de l'autre, soumission. La soumission,

il va sans dire, est le lot des prolétaires ; quant à la domination, elle est le partage de la bourgeoisie. Mais ce régime, qu'il faut subir, les communistes déclarent que c'est un pis-aller, destiné à disparaître, pour faire place à « la société communiste, sans classe et fraternelle ».

Il nous faut un pouvoir révolutionnaire, il nous faut (pour une certaine période de transition) un État. C'est ce qui nous distingue des anarchistes... Il nous faut un État, mais il ne nous faut pas un État dans le genre des démocraties constitutionnelles ou des républiques démocratiques créées dans les différents pays par la bourgeoisie, qui ne sont pas des démocraties pour le peuple, pour les pauvres, mais pour la classe bourgeoise seule. Et c'est en cela que nous nous distinguons des opportunistes... Il nous faut un État, mais pas un État nécessaire à la bourgeoisie, avec des organes du pouvoir détachés du peuple et opposés à ce dernier, comme la police, l'armée, la bureaucratie. Toutes les révolutions bourgeoises n'ont fait que perfectionner cette machinerie étatique, que la transmettre d'un parti à un autre. Le prolétariat doit, pour employer l'expression de Marx, briser cette machine étatique et le remplacer par une nouvelle, en fondant la police, l'armée et la bureaucratie sur la totalité du peuple armé¹.

Toujours la même psychologie. Le prolétariat, ennemi de la bourgeoisie, doit régner. L'autorité du nouvel ordre de choses doit être en fonction des éléments qui le constituent. Or le principal de ces éléments, au dire de Lénine, c'est le « Peuple armé ». Avouons, en passant, que c'est une autorité laquelle, pratiquement, n'en est point.

*

* *

V.— Le communisme et la religion

La grande préoccupation du communisme, son unique préoccupation, c'est la transformation qui conduit à l'âge d'or, à la société du socialisme, pour employer l'expression courante, terme fatal de l'évolution, ou mieux de la révolution qui bouscule tout. C'est l'objectif auquel tout est soumis, et qui commande tout ; objectif qui caractérise ses moindres démarches, ses plus minimes entreprises. C'est

1. LÉNINE, *l'État et la Révolution*, p. 7.— Cité par le R. P. Lavaud, O. P., *la Philosophie du bolchévisme*, Revue Thomiste, juillet-sept. 1932, pp. 611-612.

une idéologie qui est comme la vague de fond, restant continuellement la même sous tous les soubresauts successifs et différents dont le monde est le témoin surpris et souvent inquiet.

On a cru, et à tort, que l'orientation toute pratique et toute *terre à terre* du communisme le mettait complètement en marge des problèmes d'ordre métaphysique, par exemple, du problème religieux. C'est ce que pensent quelques-uns. Ils disent que la terminologie philosophique communiste n'est que verbale. Donc l'opposition entre sa doctrine et les dogmes de l'Église serait plus apparente que réelle. Si bien qu'il pourrait y avoir possibilité d'entente, voire, fusion entre le communisme et la religion.

Illusion, cette entente... Illusion plus grande, cette fusion, radicalement impossible ! Car, entre les deux, il y a contradiction; tous les deux s'excluent impitoyablement.

On se fait une juste idée de la doctrine religieuse communiste, si on peut l'appeler ainsi, quand on se rappelle que, dans ce système, « le but de l'être humain et de l'humanité consiste dans l'organisation de la société terrestre et des conditions d'économie et de production qui lui sont nécessaires¹ ». Ce but exclut toute transcendance, partant, tout au-delà. C'est dire que toute religion se rattachant à l'au-delà — comme la religion chrétienne, à plus forte raison, la religion catholique — est contraire aux fins marxistes, à l'idéal que poursuit le communisme. Aussi bien, pouvons-nous affirmer que, par essence, le marxisme est anti-religieux. L'absolu de l'au-delà, celui de la religion véritable, est incompatible avec l'absolu de l'en-deçà, celui de la société de demain, la société communiste. La société de demain, société socialiste, société productive, se suffira à elle-même. Voilà le dogme par excellence, le dogme fondamental de la religion marxiste. C'est lui la grande réalité; il est le point de départ de ce *matérialisme* et de cet *économisme* sur qui s'appuie le temple marxiste comme sur deux colonnes inébranlables. Quant à la religion qui admet la finalité, qui admet l'au-delà, elle n'est qu'une caricature de la vérité, elle n'est qu'un fétichisme cher aux capitalistes, leur idole, qui justifie toutes les servitudes et toutes les injustices, « l'opium pour le peuple », qui l'endort bel et bien, et, naturellement, l'empêche de lever le front pour protester

1. Waldemar GURIAN, *le Bolchévisme*, p. 206.

contre l'oppression, les vols, les persécutions dont il est la victime de la part des capitalistes. Et d'ailleurs, voici comment décrit la genèse de la religion un auteur bolchéviste, Boukharine :

Nous savons que la religion consiste en une foi, en des forces surnaturelles, en des esprits miraculeux. (Un ou plusieurs grosiers, ou insaisissables et éthérés, n'importe). Cette notion de l'esprit, de l'âme, est née comme un reflet de la structure économique de la société, lorsqu'apparut « l'ainé du clan », ou plus tard le patriarche (pendant le patriarcat et aussi en réalité le matriarcat), quand, en d'autres termes, la division du travail entraîna la nécessité d'un travail d'organisation, de direction, etc. L'ainé de la famille, de la tribu, qui conserve l'expérience accumulée, organise la production, dirige, donne des ordres, indique le plan du travail, apparaît comme le principe actif (créateur), tandis que les autres obéissent, exécutent les ordres, se soumettent aux plans établis d'en haut, agissent conformément à la volonté d'un autre. Ces rapports de production sont précisément devenus le modèle pour l'examen de tout ce qui existe et de l'homme lui-même avant tout. L'homme est scindé en un corps et une âme. L'âme est ce qui dirige le *corps*. L'âme est aussi supérieure au corps que l'organisateur et le directeur sont supérieurs à l'exécutant. (On trouve quelque part chez Aristote cette comparaison entre l'âme et le maître, le corps de l'esclave.) C'est suivant le même modèle qu'on a commencé à étudier les restes du monde. On s'est mis à penser qu'il y a, derrière chaque chose, l'esprit de cette chose. La nature tout entière est spiritualisée... (animisme). Une fois cette conception née, elle a conduit infailliblement à la religion, qui a commencé par le culte des ancêtres, des aînés, des dirigeants, des organisateurs. Leurs âmes ou esprits étaient considérés comme les plus savants, les plus expérimentés, les plus puissants, capables d'aider chacun et dont dépend tout ce qui existe au monde. C'est cela qu'est déjà la religion. Ainsi, l'origine même de la religion indique qu'elle est le reflet de l'image des rapports de la production (et en particulier des rapports de domination-subordination) et du régime politique déterminé par ce rapport.

La religion expliquait le monde entier suivant la formule par laquelle s'expliquait la vie intérieure de la société. Et toute l'histoire de la religion montre que sa forme se modifie au fur et à mesure que les rapports politiques et sociaux subissent des transformations. Si la société est composée de quelques tribus, rattachées faiblement l'une à l'autre, et dont chacune a des supérieures et des princes, la religion a la forme polythéiste ; et lorsque, par exemple, commence le processus d'unification et se crée une monarchie centralisée, la même chose se passe au ciel où un Dieu unique monte sur le trône, Dieu aussi cruel que le roi terrestre. Si nous sommes en présence d'une république de commerçants et de maîtres d'esclaves (telle que celle d'Athènes du Ve siècle), les Dieux aussi sont orga-

nisés à la mode républicaine, bien que parmi tous ces dieux, la déesse de la cité victorieuse, Pallas Athénée, soit tout particulièrement distinguée. Et de même que dans chaque État « qui se respecte » il existe toute une hiérarchie de chefs, de même dans les cieux, les anges, les saints, les dieux, etc. . . sont disposés suivant leur rang, obtiennent des charges et des honneurs divers. Mais il y a plus. Parmi les dieux comme parmi les chefs de la terre, on voit se développer la division du travail ; l'un devient spécialiste en matière militaire (Mars chez les Romains, saint Georges le vainqueur, ou bien l'archistratège, c'est-à-dire le maréchal Michel chez les chrétiens orthodoxes), un autre pour le commerce (Mercure), un troisième pour l'agriculture, etc. . . (Il y a, par exemple, en Russie des saints spécialistes en chevaux.) Et partout où existent des rapports de domination-subordination, on voit la religion refléter ces rapports. Il faut encore observer que de même que dans la vie réelle il y a des guerres, des révoltes, des violences, de même se rencontrent dans les sphères célestes, d'après les doctrines religieuses, des diables, des démons, « des princes des ténèbres » qui ne sont qu'un reflet des chefs ennemis s'efforçant sur la terre de détruire l'État, comme les autres dans le ciel essaient de renverser le pouvoir suprême du Dieu tout-puissant et tout le « régime céleste existant » ¹.

En résumé, l'au-delà est le reflet de ce qui se passe sur la terre. Ce qui revient à dire avec l'auteur cité plus haut : « L'homme fait la religion. Ce n'est pas la religion qui fait l'homme. » Voilà pour l'origine de la religion en général. Quant à l'origine de la religion dans la société capitaliste, voici ce que dit Lénine :

L'impuissance des classes exploitées devant la lutte contre les exploités crée inévitablement la croyance en une meilleure vie de l'au-delà ; l'impuissance des sauvages dans la lutte contre la nature provoque la croyance aux divinités, aux diables et aux miracles. La crainte fait les dieux. L'accablement social des masses travailleuses, l'impuissance apparente devant les forces aveugles du capitalisme qui causent au peuple du travail, chaque jour et à chaque moment, mille fois plus de souffrances barbares que ne le font les événements extraordinaires tels que guerres, tremblements de terre, etc., cela constitue la racine contemporaine la plus profonde de la religion ².

Et la conclusion s'impose. Les « éducateurs du prolétariat », « les meneurs de la lutte contre le capitalisme », le « parti communiste, fraction consciente du monde des

1. Cf. R. P. LAUDAUD, O. P., op. cit. 616-618.

2. *Le rôle social de l'Église.*

travailleurs », ne peuvent pas ne pas poursuivre d'une haine inexorable ces bourgeois qui bercent « la misère des hommes par la promesse d'un sort meilleur après la mort ».

Dans cette conception de la religion, Dieu n'est certainement pas une réalité distincte du monde, transcendante, personnelle et intelligente, et en même temps sa cause créatrice. Non, ce « vieillard malheureux », comme dit Boukharine, il est encore une invention du capitalisme pour maintenir dans le respect la classe des travailleurs. Du reste, pour Hegel, dont le communisme met en pratique la philosophie, « la raison, dans sa forme la plus complète, c'est Dieu ». Cela équivaut à nier Dieu lui-même. Aussi bien, communisme et athéisme, de notre temps, plus spécialement en Russie soviétique, font bon voisinage ; ils sont deux termes qui cachent la même réalité.

Et puis, chez les communistes, l'homme n'est pas moins maltraité. Ils le nient comme ils nient Dieu. Et c'est logique. Car cette collectivité de l'avenir, ce prolétariat futur, sorte de mythe, nous l'avons vu, à la réalisation duquel convergent toutes les activités présentes, cette collectivité messianique absorbe l'individu tout entier. La personne concrète disparaît pour faire place à une entité abstraite, objet d'une foi conquérante, terme de toutes les aspirations et de tous les désirs. Il n'y a donc plus de conscience individuelle, mais c'est la conscience de la collectivité qui compte, parce que, pratiquement, elle est la seule qui existe. Et aussi n'existent plus de raison personnelle, de liberté personnelle, mais une raison, mais une liberté collectives.

VI.— Le remède

Négation de Dieu et négation de l'homme, en voilà suffisamment, ce semble, pour nous rendre au moins suspect le communisme. Cette remarque *in globo* amorce d'elle-même une réfutation plus explicite et plus détaillée de ce système qui, admettons-le franchement, comporte mensonge et vérité. Mais mensonge et vérité sont en lui très étroitement unis. Et « si l'on plaçait dans les plateaux de la balance vérité et mensonge, on s'apercevrait que, dans le communisme, les vérités sont nombreuses et que le mensonge est un, *mais que cet unique mensonge est si lourd qu'il l'emporte sur les vérités* » ¹.

1. Nicolas BERDIAEFF, *Problème du communisme*, p. 32.

Et l'on devine facilement que ce voisinage du mensonge et de la vérité donne au communisme étrange posture. Et la difficulté est spacieuse qui doit être résolue. En effet, tous les méfaits qu'on lui attribue, — ils sont nombreux, — voilent comme à plaisir ce qu'il peut cacher de bon. Au fait, du bon il en a... Ainsi, on ne saurait nier que tout ne va pas pour le mieux dans notre monde. Le régime capitaliste, disons bourgeois, doit s'avouer coupable de beaucoup de misères, lesquelles par le temps qui court, sont l'apanage presque exclusif des humbles et des petits. La vieille cupidité de toujours a jonché les routes de débris contre lesquels nous nous heurtons à chaque instant. Cela est vrai, très vrai. Et le communisme s'amène qui critique cette situation intenable. Il blâme à bon droit l'exploitation de l'homme par l'homme ; il condamne cette soif de domination au profit d'une seule classe ; il veut plus de justice et de charité pour chacun et pour tous. Vérité toute négative, sans doute ; critique toute destructive, sans doute, mais, n'empêche, vérité et critique qui ont leur raison d'être. Et puis, la crise actuelle complique la situation et donne figure de héros à tous ceux qui s'obstinent à montrer le capital comme l'unique responsable des misères présentes.

Il ne faudrait certes point se laisser prendre aux filets du sophisme, si brillant soit-il, qui s'acoquine ici à la vérité, sophisme qui consiste à faire croire que *seul* le communisme prône les réformes d'où sortira l'équilibre mondial tant désiré, sophisme qui consiste surtout à dire que les principes communistes, *de soi*, conduisent aux conclusions admises par tous les partisans de l'ordre public.

Disons tout d'abord que les réformes réclamées à grands cris par les communistes, l'Église les demande avec instance. A preuve, l'Encyclique *Quadragesimo Anno*, la dernière en date, et pour ne mentionner que celle-là. Aussi bien, les communistes russes sont-ils très mal venus de se croire les premiers sauveurs de l'humanité en faisant placarder les établissements soviétiques de cette inscription : *Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger*. Tout le monde le sait, cette phrase a été empruntée à saint Paul. Preuve que, bien avant Marx, l'Église avait en haute estime le monde des travailleurs.

Eh bien, tel est le premier mensonge du communisme. Mensonge qui le campe peut-être le mieux devant le monde en désarroi. Car, à notre époque surtout, ont chance de réussir ceux qui se donnent la mission de sauveurs et de réformateurs. Notre société aux abois cherche instinctivement un remède à ses maux ; elle aspire après le jour qui mettra fin à ses souffrances. Dès lors, il est tout naturel qu'elle fasse bon accueil à ceux qui lui promettent la panacée tant désirée.

Mais le communisme contient bien d'autres mensonges. Et comme le dit M. Nicolas Berdiaeff, ses mensonges l'emportent sur ses vérités.

*

* *

Les mensonges du communisme, ou mieux ses erreurs, nous les avons déjà énoncés, du moins implicitement, au cours de ce travail qui s'allonge. Et c'est pourquoi nous n'y reviendrons que brièvement.

Un préjugé à éloigner tout de suite, c'est de dire couramment que les communistes sont des *hommes dénués d'idées*. Rien de plus faux et de plus dangereux. Non, les communistes sont plutôt des *hommes d'idées*. Que la plupart de leurs idées soient fausses, nous le reconnaissons. Et c'est ce qu'il faut rappeler. Mais, ne l'oublions pas, ils ont leur conception du monde, ils ont leur métaphysique de l'économie et de tous les problèmes qui s'agitent.

Disons à nouveau que le marxisme constitue la « structure doctrinale du communisme ». Et le marxisme, ses deux dogmes fondamentaux, c'est le *matérialisme* et l'*économisme*, dogmes empruntés, le matérialisme, à la philosophie bourgeoise du XVIII^e siècle, l'économisme, à la société capitaliste du XIX^e. Mais Marx a prêté à ces deux dogmes « une couleur métaphysique, et, l'on peut dire, religieuse. Il y a lié des espoirs messianiques. C'est ainsi que nous voyons de nos jours le Plan Quinquennal, qui s'est donné le but très prosaïque de l'industrialisation de la Russie, et qui, objectivement, n'est pas le socialisme, mais le capitalisme d'état, s'accomplir dans une atmosphère d'effusion religieuse » ¹.

1. Nicolas BERDIAEFF, ouv. cit. pp. 40-41.

« Effusion religieuse », voilà qui surtout rend le marxisme redoutable. Il se présente au christianisme comme une religion, et c'est comme tel qu'il entend le supprimer. Il fait appel aux tendances mystiques des âmes. « Il a ses dogmes, il répand ses catéchismes, il possède même les embryons du culte ; enfin c'est aux âmes qu'il s'adresse, pour y soulever l'enthousiasme et le goût du sacrifice... Dans l'énergie extraordinaire qu'il déploie, nous trouvons quelque chose de cette énergie religieuse primitive ancrée au cœur de l'homme et que les siècles ont développée. Ce sont les énergies religieuses de l'âme qui sont mises par lui au service d'une idéologie athée¹. »

Cette mystique enthousiaste, ce *pathos*, est vraiment un levier capable de soulever les masses. Et quand on songe qu'elle a derrière elle le déterminisme le plus décidé, l'idéalisme absolu pour qui le monde subit sans cesse une évolution nécessaire, et passe fatalement par une série de stades qui le conduisent au bonheur total, on comprend que le marxisme « porte en lui-même et dans ses virtualités — pourvu qu'un puissant génie les actualise et fasse du système une machine de guerre — une force destructive capable de faire sauter tout un monde »².

Comme on peut le voir, c'est l'élément affectif qui prend le dessus ; au pays du marxisme le volontarisme est à l'honneur, et cela au grand dam de l'intelligence qui du coup se trouve isolée du réel. D'où le vice par excellence du marxisme et, par conséquent, de la philosophie du communisme : la rupture des vraies rapports de la pensée humaine avec l'être. En bref, c'est la négation de la philosophie de l'être, qui est la philosophie thomiste et que l'Église ne cesse de recommander. Et la meilleure façon de critiquer le marxisme, c'est d'exposer la vraie philosophie c'est-à-dire le thomisme.

Avant tout, au programme de cet exposé, doivent figurer la valeur ontologique et transcendante des premiers principes de la raison, la spiritualité et la liberté de l'âme humaine, la connaissance analogique des réalités spirituelles et de Dieu³.

1. Nicolas BERDIAEFF, ouv. cit. p. 16.

2. R. P. LAVAUD, ouv. cit. p. 601.

3. Henri du PASSAGE, *le Bolchévisme intellectuel*, *Études*, 20 mars, 5 avril 1933.

Cette défense des valeurs spirituelles contre les assauts massifs du matérialisme dialectique et de l'athéisme militant incombe principalement aux universités catholiques. C'est dire toute la prenante actualité de l'enseignement philosophique dans ces institutions qui forment les élites.

Et comme nous le disions au début de ce travail, les communistes sont des doctrinaires avant d'être des réalisateurs. Chez eux, l'idée, la théorie, joue le premier rôle. Il doit en être de même chez nous si nous voulons arriver au résultat souhaité, c'est-à-dire à la victoire. On est parfois, à son insu, victime d'une sorte de pragmatisme, d'une espèce de philosophie de l'action, qui ne tient point assez compte de la spéculation. Et puis, il faut bien l'avouer, même des intellectuels aiment à parler des misères de la métaphysique ! Disons seulement que si la métaphysique a ses misères, comme toutes les choses humaines, elle a aussi ses grandeurs, ses splendeurs, choses que les communistes ne dédaignent point ! Autrement dit, ils ne font pas la moue sur les principes, et ils savent toute la puissance d'une idée. Et pourtant, ils n'ont pas la vérité, ils ne possèdent pas la véritable métaphysique.

La véritable métaphysique, elle est notre bien. Ses services, vous les connaissez.

Elle rend à l'homme son équilibre et son mouvement, qui est, comme on sait, de graviter par la tête au milieu des étoiles, suspendu à la terre par les deux jambes. Elle lui découvre en toute l'étendue de l'être les valeurs authentiques et leur hiérarchie. Elle centre son éthique. Elle tient dans la justice l'univers de sa connaissance, assurant les limites naturelles, l'harmonie et la subordination des diverses sciences ; et cela importe plus à l'être humain que la plus luxuriante prolifération de la mathématique des phénomènes, car à quoi bon gagner le monde et perdre la droiture de la raison ? Nous sommes d'ailleurs tellement infirmes qu'il se peut bien que la limpide paix dispensée par une saine métaphysique soit moins favorable à la découverte expérimentale que les rêveries ou l'âpreté d'un esprit immergé dans le sensible ; il se peut que les sciences de la nature aiment à pêcher en eau trouble ; mais peut-être aussi avon-nous le droit de nous estimer suffisamment comblés des bienfaits de la dispersion ¹.

Ces quelques réflexions du grand philosophe moderne, M. Jacques Maritain, ont plus que jamais leur raison d'être en un temps où les sciences expérimentales occupent une

1. Jacques MARITAIN. *Les Degrés du Savoir*, p. 10.

très large place, — et fort méritée d'ailleurs ; mais ce ne doit pas être au détriment, pour ne pas dire, au mépris, de la métaphysique, qui doit rester la maîtresse, et non la servante, dans la maison.

Et les élites, sortant de nos universités, tout imbues de métaphysique, convaincues de la nécessité des notions essentielles que cette science fournit, seront alors capables de mettre les foules en garde contre la propagande idéologique des communistes, et de les maintenir dans le giron de l'Église, sous la houlette de son pasteur suprême, contre qui ces réformateurs, ces prétendus amis du peuple dirigent leurs coups les plus durs et leurs traits les plus empoisonnés.

Travail de longue haleine, mais qui est urgent. Car les solutions toutes négatives et empiriques ne valent pas. Ce qu'il faut savoir, ce n'est point que le communisme est un guide disqualifié, mais c'est surtout le pourquoi de cette carence. Il n'a pas de point d'appui résistant pour soulever le monde, bien qu'il recoure à des moyens brutaux. Et pourquoi donc ?

Le monde affolé a le droit de le savoir.

A nous catholiques, qui possédons la vérité, qui avons reçu « la grâce d'adorer le nom de Celui en qui seul est le salut »¹, il appartient de répondre.

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS :

Georges VIANCE, *la Révolution ou la guerre ?* pp. 261-277.

Daniel-ROPS, *le Monde sans âme*, pp. 199-248.

Nicolas BÉRDIAEFF, *Un Nouveau Moyen Age*, II, 239-292.

René JOHANNET, *Un Voyage à travers le capitalisme*, pp. 227-248.

¹ Benoît LAVAUD, O. P., *la Philosophie du Bolchévisme*, Revue Thomiste, 1932. II, 598-633.

Arthur ROBERT, ptre.
